Bulletin Trimestriel
de la Fondation Auschwitz
nº 8, avril-juin 1985
Adresse : 65, rue des Tanneurs
1000 Bruxelles

Driemaandelijks Tijdschrift
van de Auschwitz Stichting
nr 8, april-juni 1985
Adrse : 65, Huidevettersstraat
1000 Brussel

Les articles publiés n'engagent que la responsabilité des auteurs.
Enkel de auteurs zijn verantwoordelijk voor de gepubliceerde artikels.

Ce numéro 8 du bulletin de la Fondation Auschwitz a été tiré à 1.500 exemplaires
Dit nummer 8 van het tijdschrift van de Stichting Auschwitz werd gedrukt in 1.500 exemplaren.

SOMMAIRE

Par le Président, Paul Halter

- *Amnistie !* 3

Maurice Goldstein

- *1985. Commémoration du 40e anniversaire de notre Libération* 6

Diane Godsoul

- *Inauguration de la Bibliothèque de la Fondation Auschwitz* 9

Peter Scholliers

- *Het Leed van de bevrijding* 12

Marie-Anne Paridaens et Thérèse Unger

- *Témoignages venus d'Auschwitz* 20

Hugo De Schampheleire

- *De "Concentrationaire Kunst" van de Antwerpse graficus Frans Dille* 31

David Lachman

- *Le prix d'un pain à Auschwitz* 35

Haim Vidal Séphiha

- *N.N. (Nuit et Brouillard), le champ sémantique de la négation à l'a-néantissement* 39

Paul Halter

- *Remarques supplémentaires sur le sigle N.N.* 42

Albert Einstein - Sigmund Freud

- *"Pourquoi la Guerre ?". Correspondance juillet-septembre 1932 Présentation par Diane Godsoul* 44
- *Poèmes* 70

Oscar Bayet
Maurice Honel
Paule Halter

Yannis Thanassekos

- *"L'Antéchrist comme éventualité politique" ou les Protocoles des Sages de Sion"* 73

Alain Bihr

- *Lettre* 81

- *Notes de lectures* 83

David Rousset : *L'univers concentrationnaire* (F. Degives) ; - **Christine Somerhausen** : *Les Belges déportés à Dora et dans ses Kommandos* (Liliane Viré) ; - **Lydia Chagoll** : *Au nom du Führer* (D. Godsoul) ; - **Adelin Guyot et Patrick Restellini** : *L'Art Nazi* (D. Godsoul) ; - *Politzer contre le nazisme. Ecrits clandestins (février 1941).* Textes présentés par **Roger Bourderon** (E. Jacquemyns) ; - **Henri Bernard et Roger Gheysens** : *La bataille d'Ardenne. L'ultime Blitzkrieg de Hitler* (René Raindorf) ; - **Renaat Lambrechts** : *Wir Muselmänner. Memorandum van een Politieken Gevangene* (J. Boden) ; - **Jona Oberski** : *Kinderjaren* (J. Boden) ; - **Dr Georges Montandon** : *Comment reconnaître le Juif ?* (Yvan Lepage) ; - **Jacques de Launay** : *La Belgique à l'heure allemande* (Y. Thanassekos) ; - **Jacques de Launay** : *Histoires secrètes de la Belgique, 1935-1945* (Y. Thanassekos) ; - **Geoffrey Jukes** : *Stalingrad. 300.000 hommes encerclés* (E.J.) ; - **Alan Wykes** : *Leningrad. 900 jours de siège* (E.J.) ; - **Lydia Chagoll** : *S'échapper par l'entrebaillement d'une porte* (D. Godsoul) ; - **Georges Goriely** : *1933 : Hitler prend le pouvoir* (René Raindorf)

- *Informations* 101

AMNISTIE !

Par le Président Paul HALTER

En 1985 la Belgique garderait-elle dans des prisons et des "camps" à régime sévère ses anciens collaborateurs leur réservant le plus inhumain des sorts ? ... On serait tenté de le croire lorsqu'on voit les efforts déployés par la Volksunie et autre Tak pour réhabiliter dans leurs droits (rétroactivement) ces anciens tenants d'une "Nouvelle Europe". Il ne suffit pas que ces anciens valets et collaborateurs du Reich millénaire aient trahi leurs concitoyens et provoqué autant de drames dans les familles des patriotes en les dénonçant et en les persécutant ; ils veulent plus et le disent de plus en plus haut. En fait, de quelle amnistie s'agit-il ?

Les inciviques non repentis réclament tout simplement une mesure politique qui aurait pour effet essentiel d'abroger les condamnations encourues avec effet rétroactif à la date du prononcé. Il s'agit là tout simplement d'une affaire et même d'une vulgaire histoire de gros sous : quelques milliards ! alors que l'Institut National des Invalides de Guerre, Anciens Combattants et Victimes de la Guerre (INIG) est en proie à d'énormes difficultés financières. Comment, dans ces conditions, admettre que l'on rende, par exemple à des combattants 14/18, une carte de feu que certains ont perdue en 1940 pour faits de collaboration, voire d'intelligence avec l'ennemi, carte dont l'action implique, pour les possesseurs, une pension de 10 % d'invalidité, la gratuité des soins médicaux, pharmaceutiques et de prothèses, et de plus, l'attribution de distinctions honorifiques. Elle permettrait de récupérer des arriérés de traitement ou de pensions énormes et même des dommages de guerre.

Voilà pourquoi, 40 ans après la fin de la guerre, nous sommes toujours formellement opposés à l'amnistie.

De plus, et contrairement à la réhabilitation, elle efface totalement la faute commise et cela à la date de la condamnation, et par ce fait même, elle supprime toutes les conséquences de cette faute.

Depuis 1974, et ce malgré les accords signés avec le Comité de Contact, la Commission Consultative ne s'est plus réunie ; par contre, un comité ministériel composé des ministres de la Justice, de la Défense nationale, des Finances, des Pensions, de la Fonction publique etc., avait été créé en 1980 pour examiner les problèmes posés par l'épuration et la répression. Il subsiste encore 613 cas de déchéances à cette date. Prenant prétexte du 150ème anniversaire de l'Indépendance de la Belgique, les évêques de Belgique lancèrent un appel au pardon et à la compréhension.

A présent, 2.700 prêtres flamands viennent encore de signer une pétition adressée au Pape par le Taal Aktie Komite lui demandant d'intervenir en faveur de l'amnistie lors de son séjour en Belgique.

A l'heure actuelle, le ministre de la Justice, Monsieur Gol, en réponse à une interpellation de Monsieur Bourgeois, a répondu que seules 200 à 300 personnes restent encore déchues de leurs droits. Il s'agit là d'irréductibles qui se refusent même à demander leur réhabilitation. Ils restent hostiles à leur pays mais espèrent obtenir de l'Etat belge l'aministie et de plantureux arriérés.

Comme le disait si bien notre camarade Louise de Landsheere "ils veulent profiter de la visite du Pape pour influencer les consciences". Essayons, par tous les moyens d'avertir le Saint Père du sentiment des associations patriotiques, que leurs membres soient flamands, wallons ou bruxellois.

Que penser, par ailleurs, de la campagne de calomnies tous azimuts, lancée contre notre camarade Marcel Paul ? Que visent ceux qui vont jusqu'à nier l'existence des camps d'extermination et qui essayent à présent de discréditer ceux qui en ont réchappé ?

Horrifiés, nous venons d'assister à la projection d'un film anglais sur "Auschwitz et les Alliés".

Jamais, nous n'aurions pu imaginer une telle absence de conscience ou d'inconscience, au choix.

Comment, un médecin bourreau tel que Mengele, arrive encore à échapper à toute justice ?

Que penser d'un premier ministre socialiste, osant ce qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait osé faire en Italie, libérant Reeder, celui-ci étant accueilli à son arrivée en Autriche par un ministre de la Défense d'un autre chancelier socialiste ?

Que penser de la montée en flèche d'un Le Pen ?

Autant de problèmes à soumettre à nos lecteurs.

En 1974, le Ministre Vanderpoorten déclarait que sur 73.171 dossiers ouverts pour faits de collaboration, il y eut 58.171 personnes déchues de leurs droits civils et politiques. Grâce à la loi sur l'épuration civique, 20.652 personnes condamnées en correctionnelle à 3 ans maximum (ou dont la peine avait été ramenée par des mesures de grâce à 3 ans), avaient recouvré automatiquement leurs droits civils et politiques. 1.243 personnes condamnées à plus de 3 ans et à moins de 10 ans (ou dont la peine avait été ramenée à 10 ans) avaient été, à leur demande, relevées de leur déchéance par arrêté ministériel.

25.010 personnes condamnées à plus de 10 ans (ou dont la peine avait été ramenée à 10 ans) avaient été, à leur demande, rétablies dans leurs droits par les tribunaux de première instance.

9.248 personnes étaient décédées.

1.500 condamnations avaient été prononcées à charge d'étrangers.

On évaluait les condamnations doubles ou multiples à environ 500. Le ministre estimait qu'à ce moment il ne restait, au maximum, que 4.500 personnes encore privées de leurs droits civils et politiques.

1985. COMMEMORATIONS DU QUARANTIEME ANNIVERSAIRE

DE NOTRE LIBERATION

Professeur M. GOLDSTEIN,
Président du Comité International d'Auschwitz

Nous célébrons cette année le 40ème anniversaire de la libération de tous les peuples d'Europe du joug hitlérien et aussi la libération de tous les camps de concentration et d'extermination nazis.

De nombreuses cérémonies à caractère national et international se dérouleront sur l'emplacement même des anciens lieux de tortures et de massacres organisés par les criminels nazis.

Le Comité Exécutif du Comité International d'Auschwitz s'est réuni le 18 janvier 1985, à titre exceptionnel, à Auschwitz. En effet, la rigueur de l'hiver silésien ne se prête guère à une manifestation importante à cette époque de l'année.

Nous avons rappelé les "marches de la mort", de l'évacuation d'Auschwitz-Birkenau et de ses 39 Kommandos.

Au cours de la conférence de presse, du 16 janvier dernier, consacrée à l'inauguration de la Bibliothèque de la Fondation Auschwitz, l'évacuation et la libération d'Auschwitz-Birkenau et de ses camps annexes par les troupes soviétiques, ont été évoqués largement.

Au cours de la cérémonie d'ouverture de notre Bibliothèque, la libération d'Auschwitz-Birkenau a été longuement rappelée dans diverses allocutions.

Le 28 janvier, la "CARTE BLANCHE" du journal "Le Soir" a été consacrée à la libération d'Auschwitz-Birkenau.

Si j'ai parlé en premier lieu d'Auschwitz, c'est qu'il fut le premier grand camp à être libéré en 1945.

Une grande manifestation commémorant la libération d'Auschwitz-Birkenau aura lieu le **30 MARS A AUSCHWITZ-BIRKENAU** et revêtira un caractère international. Outre les discours de circonstances des officiels polonais et du président du Comité International d'Auschwitz, un appel, rédigé en commun par le groupe des présidents des comités internationaux des camps de concentration nazis, sera lu. Cet appel des présidents sera présenté à toutes les manifestations internationales du 40e anniversaire de la Libération. (x)

L'Initiative Internationale Pour Une Europe Sans Fascisme et Sans Nazisme, qui regroupe environ une centaine d'organisations nationales et internationales de la Résistance et de la Déportation, participe à la traditionnelle manifestation antifasciste organisée le Vendredi Saint (05/04/1985) sous le patronage des autorités locales et du Comité International du ROBERG PARK à Dortmund.

En effet, les nazis y ont exécuté, le Vendredi Saint 1945, 300 personnes tirées des prisons, hommes, femmes, réfractaires au travail, résistants ou évadés, de nationalités différentes.

Tous les ans, la municipalité de Dortmund organise et participe à une manifestation du souvenir qui prendra, en 1985, un caractère plus solennel.

L'Initiative Internationale y participera et un orateur parlera en son nom.

(x) Le groupe des Présidents des Comités Internationaux des Camps de Concentration Nazis éditent également, à l'occasion du 40e anniversaire de la libération, une brochure en trois langues qui sera diffusée au cours des commémorations officielles.

Les autres cérémonies internationales commémorant la libération des principaux camps de concentration auront lieu aux dates suivantes :

BUCHENWALD	11 AVRIL
SACHSENHAUSEN	14 AVRIL
RAVENSBRUCK	20 AVRIL
DACHAU	28 AVRIL
NEUENGAMME-BERGEN-BELSEN	4 ET 5 MAI
MAUTHAUSEN	5 MAI

Je pense que ces manifestations du souvenir seront autant d'occasions de rappeler le caractère criminel de l'Etat nazi et les crimes contre l'humanité commis au nom de l'idéologie et de la politique national-socialiste.

Au cours de ces diverses manifestations, nous devrons à nouveau dénoncer publiquement le rôle néfaste et provocateur joué par les falsificateurs qui tentent de nier l'utilisation du gaz ZYKLON B dans les chambres à gaz d'Auschwitz-Birkenau.

INAUGURATION DE LA BIBLIOTHEQUE DE LA FONDATION AUSCHWITZ

Diane GODSOUL

23 janvier 1985. La Fondation Auschwitz, qui a tenu la veille une conférence de presse très suivie à l'I.P.C., inaugure officiellement sa bibliothèque dans les locaux des Archives de la Ville de Bruxelles, sous la présidence de Paul Halter qui, après avoir remercié tous ceux qui ont permis la création de ce centre de documentation et de recherches (où les enseignants et les étudiants pourront trouver des livres et des documents traitant de l'Univers Concentrationnaire et de ses problèmes connexes : fascisme, nazisme, racisme, déportation, etc.), s'adresse au Bourgmestre, Monsieur H. Brouhon, aux Echevins et Conseillers Communaux, aux Ambassadeurs et à tous ceux qui sont venus avec, dans le coeur, un idéal commun de combat et de souvenir : -

"La création de la Fondation Auschwitz représente pour nous, anciens d'Auschwitz et des camps de Silésie, la certitude que notre mission va se poursuivre, qu'elle se perfectionnera et que les nouvelles générations reprendront le flambeau et continueront la lutte que nous avons entreprise".

Et Madame Régine Beer, Présidente de la Régionale Flamande de la Fondation Auschwitz de poursuivre : -

"Reeds viertig jaar, dag per dag, bekijken wij ons elke morgen onderzoekend in de spiegel. Meer dan ooit zijn wij ons berust dat wij weer eens dag winnen voor het leven. En ik verzeker U, zeer actief en welgevuld, zowel op professioneel vlak als op familiaal en cultureel vlak".

Avant l'éloquent discours du Bourgmestre de la Ville de Bruxelles, qui remet ensuite des distinctions honorifiques à certains membres de la Fondation, le Président du Comité International d'Auschwitz, Maurice Goldstein, prend la parole :

"Je tiens à féliciter publiquement l'Amicale des Ex-Prisonniers Politiques d'Auschwitz-Birkenau et de Silésie, ainsi que la Fondation Auschwitz, pour les extraordinaires réalisations dont elles peuvent se prévaloir avec un nombre limité de membres actifs et des moyens financiers mesurés.

Ces deux organisations belges se sont donné pour mission de lutter contre l'invincible oubli qui risquerait de donner raison aux falsificateurs de l'histoire qui tentent de minimiser, même de nier les génocides juif, tzigane et slave perpétrés à Auschwitz, en particulier dans les chambres à gaz".

23 janvier 1985. Une soirée émouvante, mais pleine d'espérance et de fraternité qui se termine, avant la visite des locaux (inaugurés par Monsieur Hervé Brouhon lui-même), et du verre de l'amitié, par un discours très sensible de Mme Lambot, Echevin des Archives de la Ville de Bruxelles : -

"J'ai vu Auschwitz ce printemps et ce n'est pas une chose facile à supporter car ce cheminement dans le souvenir concentrationnaire, négation de la civilisation, interpelle l'âme et le coeur.

Nous n'avons pas le droit d'oublier. Aussi, consciente des devoirs qui nous incombent en tant que responsable politique, et personnellement sensibilisée aux buts que s'est donnés la Fondation, je n'ai eu de cesse de veiller à concrétiser le projet d'installation de la Bibliothèque de la Fondation Auschwitz au sein des Archives de la Ville de Bruxelles. (...)

C'est avec une émotion toujours aussi vive que je vous propose de vous réjouir avec moi de cette inauguration qui marque une étape nouvelle dans le refus de l'oubli."

Discours prolongé par l'hommage du pianiste Jacques Genty à tous ses soeurs et frères disparus dans l'enfer des camps, hommage bouleversant et fraternel qu'il leur dédia en exécutant

avec une rare sensibilité et un talent toujours renouvelé, le Nocture en Fa Majeur, opus 51, n° 1 et six Préludes de Frédéric Chopin. Seule la musique peut traduire une révolte redoutable et une déchirante émotion.

Car le 23 janvier 1985 est aussi la commémoration de la Marche de la Mort et l'anniversaire de la Libération des Camps. Il y a 40 ans ...
Nous nous souvenons.

HET LEED VAN DE BEVRIJDING

Peter SCHOLLIERS

De nazistische concentratiekampen werden niet op één dag bevrijd. Hun bevrijding vormde een langdurig proces dat werd ingeleid door de paniekerige, overhaast georganiseerde evacuatiekonvooien van maart en april 1945. Hoewel de toen nog in leven zijnde gevangenen gehard waren (of beter : geselecteerd) door de opsluiting van meerdere maanden, vergden de evacuaties en de periode erna aanzienlijke aantallen doden. De periode rond de bevrijding ging gepaard met onmenselijk leed, niet enkel op louter fysiek vlak (dodenmarshen, honger, uitputting, ...) maar ook op het morele vlak (angst, vernederingen,...). Dit artikeltje wil uiterst bondig de maanden maart - mei 1945 belichten aan de hand van het wedervaren van een groep van 915 Belgen die op 8 mei 1944 in het KZ Buchenwald werd opgesloten. 280 van deze gevangenen zijn gestorven tussen mei 1944 en maart 1945, hetzij 30,6 %. Van deze groep werden dus 635 mensen geconfronteerd met de bevrijding van de concentratiekampen. Hun angst, leed en verwachtingen komen hier niet aan bod. Cijfers over de sterften tijdens en na de bevrijdingsfase vormen de kern van dit artikeltje : ze verschaffen harde en pijnlijke statistieken omtrent de chaotische, moorddadige bevrijdingsfase van de kampen.

Na de mislukking van het Duitse winteroffensief van 1944-1945 werd het voor iedereen duidelijk dat het Nazirijk ten onder ging. De geallieerde bombardementen en de voortdurende berichten over Duitse nederlagen creëerden geleidelijk een paniekstemming in de Duitse rangen. Dergelijke stemming bestond wellicht vooral bij de bestuurders van de concentratiekampen. Deze heren waren immers verantwoordelijk voor het lot van tienduizenden gevangenen. Deze laatsten wachtten berichten over de komst van de geallieerden af om te pogen de controle over het kamp te veroveren. Nochtans werden de gevangenen niet in alle kampen uitsluitend als een bedreiging aangevoeld. Bepaalde

kampkommandanten wilden het op een akkoord gooien met hun gevangenen : de leiding zou geen gevolg geven aan bevelen uit Berlijn noch zelf initiatieven tegen de kampbevolking nemen, indien de gevangenen geen "bezwarende" getuigenissen zouden afleggen ! Andere kampverantwoordelijken wilden van dergelijke laffe houding niet weten en zworen ten onder te gaan na de voltallige kampbevolking te hebben vermoord. Naarmate de geallieerden terrein wonnen, werd nochtans duidelijk dat er nog aan een derde weg was gedacht : de massale ontruiming van de kampen naar (voorlopig) a-militaire gebieden. De gevangenen vormden immers nog steeds een arbeiderspotentieel dat dienstig kon zijn aan het concentrationair systeem. Berlijn gaf dergelijk bevel aan de kampverantwoordelijken. Aldus gebeurde dat tijdens de ineenstorting van het Derde rijk konvooien van gevangenen werden gevormd die doelloze reizen aanvatten. Opgejaagd door gevechten, bombardementen en militaire manoeuvers doolden deze konvooien kris kras door Duitsland om tenslotte in enkele kampen, versterkte burchten of kazernen ergens in Duitsland of Tsjechoslowakije te belanden.

De kampkommandant van Buchenwald, Pister, had aanvankelijk de bedoeling het gehele kamp aan het naderende Amerikaanse leger over te leveren. Op 3 april '45 kwam het bevel de Joden van de niet-Joden te scheiden ten einde de eersten te evacueren. Enkele dagen later werd bevolen het gehele kamp te ontruimen. Ondanks verzet van de clandestiene organisatie van de gevangenen, wisten de nazi's nagenoeg de helft van de kampbevolking te evacueren. Vijf transporten vertrokken uit Buchenwald. Slechts 20 Belgen van het konvooi van 8 mei '44 maakten ervan deel uit. Twee stierven tijdens de evacuaties. Het bevel te evacueren gold ook de werkkampen die van Buchenwald afhingen, evenals het KZ Dora (een "commando" dat na oktober 1944 niet langer administratief aan Buchenwald was verbonden). Onderstaand tabelletje geeft een overzicht van de geëvacueerden van onze groep.

Evacuaties uit Buchenwald, Dora en hun commandos, maart-april 1945
(Belgen van het konvooi van 8 mei 1944)

	Aantal geëvacueerden	Overleden
Buchenwald	20	2
Dora - Bergen Belsen	25	0
Malchow	15	0
Ellrich - Bergen Belsen	74	7
Sachsenhausen	26	8
Nordhausen	55	14
Ravensbruck	2	0
Harzungen - Bergen Belsen	34	7
Schöns	2	0
Hadmersleben - Leitmeritz	49	0
Halberstadt - Freiburg	22	4
verschillende - verschill.	9	3
	333	45
		(=13,5%)

Begin maart '45 waren nog 635 van de 915 Belgen van het konvooi van 8 mei 1944 in leven. Daarvan bleven er 302 ter plaatse en werden er 333 weggebracht. Van deze geëvacueerden stierven er 45 tijdens de tocht, hetzij 13 %. Dit aantal lijkt gering en relativeert het moorddadige karakter van de evacuatietochten. Twee bedenkingen hierbij : de doden vielen op relatief korte tijd ; ze stierven vaak in de meest afgrijselijke omstandigheden. Volgende getuigenis toont dit laatste punt ten overvloede aan en wijst meteen op de onmenselijkheid van de

tochten : "Gedurende twaalf dagen gingen we marsjeren. Onze rangen verdunden zienderogen. We hoorden voortdurend revolverschoten : kameraden die volledig uitgeput waren, vielen neer en werden door de SS-ers afgemaakt. De honger, de dorst, de regen, de vermoeidheid en de slaap, de revolverschoten, in de verte het geluid van hoopgevende kanonschoten waarvan we soms zelf het slachtoffer werden ... Hoe bestaat het dat we dit hebben kunnen overleven ? Weliswaar was onze groep het resultaat van de meest strenge selectie, maar ik had nooit gedacht dit te kunnen volhouden". Tientallen gedetineerden legden in april '45 honderden kilometers af, waarvan een deel te voet. De evacuatie uit Dora van 5 april 1945 bijvoorbeeld, duurde tot 1 mei. Er werden 1.570 km afgelegd tijdens een tocht die ging van Goslar naar Ravensbruck tot Malchow. Ten minste 160 km werd er gestapt. Het is uiterst cynisch dat de meeste evacuatietochten werden aangevat, slechts enkele dagen (vaak één dag !) vóór het kamp werd bevrijd. Het commando Hadmersleben werd bv. bevrijd op 11 april, terwijl het overgrote deel van de daar ondergebrachte gevangenen op 9 april vertrok. Deze tocht eindigde te Leitmeritz op 8 mei. De gevangenschap en het leed van de geëvacueerden werd m.a.w. volkomen onnuttig verlengd. Bovendien kostten deze onmenselijke operaties het leven aan velen.

Waarom deze eindeloze, overbodige evacuatietochten ? Men kan de nazistische logica van het "Befehl ist befehl" nog enigszins begrijpen in de eerste dagen van april : werkbekwamen werden van de zieken, ouderen en zwakken gescheiden ten einde over arbeiderspotentieel te beschikken. Doch wanneer de ineenstorting overduidelijk bleek en zelfs NA de capitulatie, waren er nog SS-ers onderweg met gevangenen. Dreef paniek, wanhoop, angst of het onder alle omstandigheden geldende bevel hen ?

Eénmaal op de plaats van bestemming aangekomen, was het lijden van de geëvacueerden nog lang niet achter de rug. Voor velen brak de hel pas goed los. Buiten de kleinere evacuatiekonvooien die ergens in Duitsland op geallieerde troepen botsten, werden de grotere konvooien ten einde raad naar vier

kampen gezonden : Bergen Belsen, Flossenburg, Ravensbruck en Sachsenhausen. Naarmate het militaire terrein werd verlegd, werden ook beide laatste kampen ontruimd. Bergen Belsen was ook dan het einddoel. Dit concentratiekamp verdient daarom de aandacht. Ook de extreem moordende levensomstandigheden vergen ruimere belichting. Het dagelijks leven was er ten tijde van en na de evacuaties onbeschrijfelijk slecht. De sterftecijfers getuigen daarvan.

Verblijf in de kampen NA de evacuaties

	aantal aangekomenen	overleden na de evacuatie
Bergen Belsen	119	48
Sachsenhausen	18	8
Freiburg	18	1
verschillende	92	21
(Nordhausen	41	41
	288	113
		(= 39,2 %)

Vooraf dit : het transport naar Nordhausen (op 3 maart '45 uit Ellrich) was de beruchte "Muselmannen"-evacuatie, waarbij alle werkonbekwamen, zieken, uitgeputten en ouderen werden overgebracht naar het "ziekenhuis" te Nordhausen. Zonder enige medische verzorging en gebrek lijdend aan zowat alles, stierven de mensen er als vliegen ! Het geallieerde bombardement van 4 april heeft daarenboven bijna niets van dit kamp en de stad overgelaten.

De afschuwelijk hoge sterften van de periode NA de evacuatie werpt een schril licht op de levensomstandigheden in de opvangkampen. Zoals gezegd, Bergen Belsen was wellicht het kamp waar deze omstandigheden het slechtst waren. Nochtans had dit KZ (gelegen nabij Hannover) een goede reputatie. Het was geen

werkkamp ; het diende vooral om gepriviligieerde Joden die op een of andere wijze enig profijt aan de nazi's konden opleveren als gijzelaars op te sluiten. Vanaf de winter van '44-'45 werd het KZ ook gebruikt als opvangkamp voor zieke, zwakke en oude gevangenen uit andere kampen. In de loop van maart 1945 kwamen de eerste (doelgerichte) evacuatietransporten aan, terwijl begin april konvooien arriveerden die nergens anders meer terecht konden. De evacuatie van de oorspronkelijk Joodse kampbevolking begin maart '45 maakte plaats voor de geëvacueerden uit andere kampen. Deze toestroom was echter buiten elke verhouding tot de beschikbare ruimte in het kamp. Bergen Belsen bood ruimte aan circa 15.000 mensen, doch op 1 maart verbleven er reeds 42.000 man en op 14 april niet minder dan 60.000. De volkomen ontoereikende infrastructuur maakte het leven er tot een hel. Om voedsel werd gevochten en vanaf 10 april was er water noch brood. Bij de bevrijding van het kamp (officieel op 15 april) werden er sporen van kannibalisme gevonden. Bovendien staken epidemiën er de kop op. Elke dag verergerde de toestand wegens de nieuwe aankomsten van geëvacueerden. De Duitse kampleiding kon deze toestand volstrekt niet meer aan en zocht hulp bij de naderende Britse troepen. Deze namen de controle van het kamp op 11 april over en voorzagen het van voedsel, drinkbaar water en medische verzorging. Vaak tevergeefs. Na de bevrijding stierven nog zo'n 13.000 mensen in Bergen Belsen ! De bevrijding van dit kamp luidde dus niet het einde van het lijden in ; de toestand was in Bergen Belsen zodanig rampzalig dat de strijd op leven en dood er nog harder woedde dan in de voorafgaande maanden. Een officiëel rapport van het Britse leger schetst de hallucinante situatie : "Bij onze aankomst stierven er rond de 500 gevangenen per dag. Duizenden lijken, door de typhus besmet en reeds half in ontbinding, lagen hier en daar op hopen in het kamp. De barakken waren overvol : normaal kon één barak 60 man bevatten, nu hokten er 600 per barak". Bergen Belsen in de maanden maart en april 1945 vormde wellicht het sluitstuk van de georganiseerde waanzin van het nazistische

concentrationair systeem.

De eindbalans omtrent de evacuaties van de Duitse concentratiekampen ligt voor de hand. Om welke reden ook werd de invrijheidstelling en de menselijke behandeling van de duizenden gevangenen nodeloos uitgesteld. Eindeloze dooltochten belandden in infernale kampen. Tientallen stierven dagelijks. De groep van de 915 Belgen biedt daarvan een treffende illustratie. Van de 915 opgeslotenen overleden er 280 vóór de evacuatieperiode, 45 tijdens de evacuaties en nog 113 erna. In totaal kwamen dus 438 op de 915 Belgen van het konvooi van 8 mei '44 om (= 48 %). Van de 635 nog in leven zijnde gevangenen in maart 1945 werden er 333 geëvacueerd waarvan er 158 stierven. Degenen die werden geëvacueerd hadden m.a.w. één kans op twee om te overleven ...

Het is te gemakkelijk de evacuatiefase te karakteriseren als waanzinnig, absurd en onmenselijk. Natuurlijk zaten deze elementen erin vervat. Doch men moet bedenken dat de evacuatietransporten deel waren van een weldoordacht concentrationair fascistisch systeem, dat hoegenaamd niet tijdsgebonden is maar overal en ten allen tijde kan ontstaan.

Bibliografische bronnen

R. FASSINA, Problèmes de l'étude du camp de concentration de Bergen Belsen in : Revue Histoire deuxième guerre mondiale, 1962, p. 3-43

D. ROCHETTE, J.M. VANHAMME, Les Belges à Buchenwald et dans ses Kommandos extérieurs. Brussel, 1876

P. SCHOLLIERS, De Massale ontruiming van de SS-gevangenissen. De transporten van 8 en 23 mei 1944 naar Buchenwald. In : Bijdragen tot de geschiedenis van de tweede wereldoorlog, nr. 6, 1980, p. 119-148

O. WORMSER-MIGOT, Le Système Concentrationnaire Nazi. Paris, 1968.

LA MEMOIRE ? UNE EXIGENCE ...

Un impératif de la Fondation Auschwitz est de conserver, puis de remettre en mains des nouvelles générations les dépôts sans prix de nos expériences.

C'est dans ce cadre que s'inscrivent les récits de quelques uns d'entre nous, recueillis et conservés sur cassettes pour servir, à côté des livres, des films, des disques, des dias, de mémorial à l'humanité.

Quoi de plus banal que de survivre, puisque nous étions 1.200 à regagner la Belgique en 1945 ... après, il est vrais, être partis 25.000 du camp de Malines. Il est presque plus difficile, étant revenus, de parler, de raconter l'impensable, de rentrer parmi les hommes "normaux" - et de vivre comme eux.

Les récits, ou les extraits que vous lirez dans cette rubrique narreront l'un ou l'autre des "faits saillants" (entre mille) dont se souviennent quelques uns d'entre nous. Ce sont des tranches de vie - et quelle vie ! - liées parfois à l'arrestation, ou à la libération, ou aux marches de la mort, ou simplement à l'horreur, ou à l'héroïsme, quotidiens ...

Leur seul rêve - et le nôtre - c'est que le message soit bien reçu par le lecteur, entendu, et compris.

René RAINDORF

TEMOIGNAGES VENUS D'AUSCHWITZ

QUARANTIEME ANNIVERSAIRE DE L'EVACUATION DU CAMP D'AUSCHWITZ

Marie-Anne PARIDAENS et Thérèse UNGER

Dans le cadre du quarantième anniversaire de l'évacuation du camp d'Auschwitz, Mesdames Basch, Beigler et Klein et Monsieur Ramet nous ont autorisés à publier le récit qu'ils en ont fait à Thérèse Unger.

Dans la mesure du possible, nous avons restitué les témoignages tels quels, sans "fioritures" littéraires.

Le récit de Mesdames Basch et Klein est à deux voix. Elles ont tout vécu ensemble. Madame Basch a été arrêtée, le 1er février 1944, à 23 ans. Après avoir passé trois jours à la rue des Béguines, elle séjourna deux mois à la caserne Dossin à Malines. Madame Klein fut arrêtée à 32 ans, le 31 janvier 1944. Toutes deux sont parties de Dossin avec le vingt-quatrième convoi.

Madame Klein : (La Marche de la Mort) Oh ..., ça c'était quelque chose et encore, j'ai organisé sur la marche aussi. Et qui restait la dernière, alors on l'a tuée ... Nous avons marché toujours en avant, en avant ...

Madame Basch : Oui, nous étions tout un groupe d'Anvers et on était, je dois dire, on était toujours ensemble ... On se tenait toujours ensemble.

Madame Klein : Avec quatre d'Anvers. Avec quatre.

Madame Basch : Et puis, il y avait encore des Polonaises aussi. Il y avait des Polonaises aussi.

Madame Klein : Bassa et Bracha.

Madame Basch : Il y avait deux femmes polonaises qui sont revenues avec nous à Anvers et, pour le moment, je crois qu'une est en Israël et l'autre en

Amérique. On avançait. On avançait. On a été jusqu'à Ravensbruck aussi. Un jour à Ravensbruck et puis on a été à Malchow et c'est là qu'on a été libéré, le ler mai.

Madame Klein : Nous sommes libérées à Malchow, mais nous étions avant à Herzel (?)

Madame Basch : Oui, c'est possible, oui.

Madame Klein : Nous étions seulement deux jours à Malchow, après nous étions libérées ...

Madame Basch : par les Russes. Mais, alors, quand on a été ... oui ; enfin, on s'est réveillé le matin et il n'y avait plus personne, plus d'Allemands, rien du tout. Alors, on est allé voir ce qui se passait dans le camp. Alors on a rencontré des hommes qui étaient aussi libérés là, des Belges. Il y avait, entre autres, un colonel et encore d'autres personnes qui étaient de la Résistance qui avaient été à Dachau et au camp de Dora. On est resté avec eux.

Madame Klein : Tu te rappelles ... les deux officiers qui sont venus ? Nous étions au-dehors parce que tout le monde disait "Ce soir, on va faire sauter le camp". Alors nous restions au-dehors. Tu te rappelles ?

Madame Basch : Donc, à Malchow ? Oui, ça je ne me rappelle plus. Enfin, on ne voyait plus d'Allemands. On ne voyait plus personne.

Madame Klein : Et deux officiers sont venus avec deux fleurs blanches.

Madame Basch : A oui ? C'est possible. Il y a des fois, au moment-même, on ne se rappelle plus.

Madame Klein : Et on a dit "Nous avons mangé un morceau de viande". Ca tu te rappelles ? D'un cheval ...

Madame Basch : Ah oui, mais ça, c'était pendant qu'on marchait. Qu'on s'était arrêté. Non ?

Madame Klein : Non, c'était à Malchow.

Madame Basch : A oui ? Possible.

Madame Klein : Et ils sont venus et l'un m'a dit : "Schmeckt's ? Schmeckt's ?". (1) C'était pas un Allemand. Et j'étais sûre que c'était des Allemands qui voulaient nous tuer. Mais c'était deux Russes. Comme ça nous étions libérées.

Madame Basch : Oui, c'est possible.
(Rapatriement) Oh la la ! Rires. Ca a été une histoire encore ! D'abord, on s'est installé dans une petite maison, je ne sais pas, que les Allemands avaient quittée.

Madame Klein : C'était une maison de S.S.

Madame Basch : Oh, ça, je ne sais pas. Enfin, de toute façon, c'était en Allemagne. Et puis, il faisait très chaud à ce moment-là. Il faisait très chaud. Alors, elle (Madame Klein) a organisé tout ce qu'elle pouvait trouver comme nourriture. Du moins, on devait faire attention parce qu'il y a des gens qui devenaient très malades en mangeant du lard. Tout ça. Les corps qui étaient affaiblis. Il y en a beaucoup qui sont morts à ce moment-là de ça. Enfin, nous autres on a bien fait attention. Et je me rappelle, tu as encore préparé à manger pour ce vieux colonel qui n'était pas bien. Après, on a encore correspondu longtemps. Quand il a marié ses fils, il a envoyé des invitations. Enfin, je suppose qu'il est mort. Oui, c'est sûr qu'il est mort. Puis il a été attaché ... lieutenant ... il a été attaché de l'air. J'ai encore ses lettres, tu sais. J'ai encore les lettres.

(1) "Est-ce bon ?"

Madame Klein : Il a été lieutenant-colonel d'active dans l'armée belge.

Madame Basch : Oui, mais après, il a été nommé ..., il a été attaché de l'air, je crois. Enfin, je ne me rappelle plus par coeur. Mais j'ai encore des lettres.
(Retour) On entendait toujours par la radio : "Attendez, attendez. On viendra, on viendra". Je crois qu'on attendrait encore. Nous avons avancé. On était tout un groupe. Il y avait encore plusieurs hommes de Bruxelles. Je ne sais plus les noms.

Madame Klein : Nous sommes restées pour le colonel parce qu'il était malade. Et nous sommes restées pour le soigner.

Madame Basch : Et après, par lui, on a eu quand même, vu qu'il était colonel, alors on a quand même eu de la chance après qu'on nous a rapatriées. Mais, tout d'abord, on marchait quand même tous les jours. Tu te rappelles ? On marchait en chantant encore ! On avançait. Et puis, à un moment donné, je ne sais plus, il y avait des trains. On nous a rapatriées.
Elles sont revenues directement à Anvers.

Madame Basch : Une amie encore avait sa soeur ici. Entretemps, elle est décédée. Sa soeur habitait Anvers. Alors, je crois qu'on a été là-bas. Enfin, je ne me souviens plus.

Madame Klein : Non. Nous sommes arrivées à la gare centrale.

Madame Basch : Ah oui ! Non, ça se passait à l'école je crois. A l'école du Talkemoni, si je ne me trompe pas. C'était là ?

Madame Klein : Oui, Lange Leemstraat. Non, je crois que c'était la gare centrale là-bas.

Madame Basch : Non, je crois que c'était à l'école.

Madame Klein : (Réadaptation à la vie normale). D'abord nous sommes venues à Mol.

Madame Basch : Ah oui, ça c'est juste.

Madame Klein : Nous avons reçu 100 francs.

Madame Bach : Ah oui, c'est exact. J'avais une boîte d'allumettes, j'ai mis ça dedans.

Madame Klein : Tout le monde s'achetait une bouteille de bière. Et moi j'ai gardé les 100 francs. Je voulais acheter quelque chose pour ma fille (qui avait deux ans à l'époque de l'arrestation de sa mère). Comme tout le monde me disait qu'elle était à Bruxelles, à Linkebeek. Tout le monde disait que les enfants étaient libérés et étaient là. Alors, je voulais garder les 100 francs. Quand je suis revenue, c'était le premier mot chez ma mère. Enfin, d'abord, je suis allée chez quelqu'un. Elle était coiffeuse. Elle habitait en face de chez nous, en face de chez Maman. Et je ne voulais pas entrer chez Maman et dire "Je suis là". J'avais peur en disant ça, que ce ne soit une trop grande surprise pour Maman, comme elle n'était plus trop jeune ... Alors, j'avais peur. Quand je suis rentrée, c'était juste samedi. C'était une coiffeuse, Mariette, elle est encore en vie. Et je suis venue chez elle et j'ai dit : "Ecoutez ..." et j'ai pleuré, elle a pleuré, tout le monde a pleuré et je dis : "Ecoute, j'ai peur d'aller chez ma mère. Je ne sais pas où elle se trouve. Veux-tu aller d'abord chez elle dire que je suis en vie, que je suis là ?" Alors, elle m'a dit : "Oui, je sais où sont ta mère et ta soeur. Elles sont Sterckxstraat (?). Elle est allée avec moi. Je voulais me cacher. Pour Maman. Je voulais qu'elle entre d'abord. Mais,

ma soeur était sur le balcon et m'a vue arriver et a commencé à crier : "Maman, Olga est en vie. Olga est revenue". Et quand je suis entrée, j'ai dit : "Où est Rachel ?", ma fille. Mais elle n'était pas là-bas, elle était encore à Linkebeek. Ma fille. Après, j'ai pleuré. J'ai dit : "Maman, c'est pas vrai. Elle n'est plus ... Elle est déportée. Elle est ça". Maman a dit : "Non, elle est encore à Bruxelles". Comme ça, je ne voulais pas manger, pas me laver. Je suis allée avec mon beau-frère à Bruxelles. Et elle était à Linkebeek. Et elle avait tout à fait changé. Et parce qu'elle avait les cheveux longs, j'étais sûre, presque sûre que ce n'était pas Rachel. Mais elle avait eu un accident à l'ongle. Personne ne le savait. J'ai regardé sa main et je l'ai vu. C'est ma fille ! Et encore maintenant, ça se voit. A ça, je l'ai reconnue. Elle ne voulait pas venir avec moi. Elle a pleuré. Il y avait là-bas une dame qu'elle appelait Maman Eva. C'était Eva Brustkin (?).

Madame Basch : C'est son nom de jeune fille, ça ?

Madame Klein : Oui, elle avait 19 ans. Elle est en Amérique. Quand ma fille lui écrit, elle écrit toujours "Chère Maman Eva". Même, une fois, Eva a écrit "Tu ne dois pas écrire Maman Eva. Je te comprends très bien, mais, quand même, tu as ta mère". Quand nous parlons d'elle, on dit toujours "Maman Eva". Elle est venue il y a deux ans chez Rachel.

Madame Basch : (Sa réadaptation s'est passée) normalement, je suppose. Enfin, je n'avais plus personne ici, je n'avais plus de famille. Complètement seule. Mon frère n'était pas encore rentré. J'avais

appris qu'il était en vie, par des gens qui revenaient petit à petit. On l'avait vu. Il a été quelques mois en Pologne. Il avait été soigné parce qu'il avait été au Revier (1) quand tout le monde le quittait. Et ça a été une chance pour lui parce que, s'il avait dû faire la Marche, on l'aurait fusillé en route, parce que les gens qui ne savaient pas avancer, on les fusillait. Et alors, là-bas, après, il a été soigné par un médecin polonais. Il pesait encore 36 kilos quand il avait été libéré. Et puis, après, un beau jour, je l'ai rencontré en rue quand il est rentré. Je savais qu'il était en vie, ça oui, om me l'avait dit. Il avait été à Cracovie.

Monsieur Ramet a été arrêté, le 21 août 1942, à 17 ans. Emmené directement à Malines, il est déporté avec son père, d'abord dans des camps de transit de travaux forcés où son père meurt, puis à Birkenau où il arrive en septembre 1943. Il y reste trois semaines, puis part en commando de déblaiement des ruines du ghetto de Varsovie ; ensuite à Dachau.

"A Dachau, j'ai fait cette fameuse marche. Je crois que c'est quelque chose comme 180 kilomètres. On a marché quelques jours. C'était horrible. Je crois que cette marche a été décrite par un pasteur protestant qui était à Dachau. Cette marche a duré, je ne sais plus, quatre jours, cinq jours, sept jours. Nous avons quitté Dachau à 7.000, 7 ou 8.000. Je crois que nous sommes arrivés à quelque chose comme 1.500 ou 2.000, à l'estimation. Enfin, à l'estimation ... à Batels, en Bavière, près de la frontière autrichienne. A un certain momen, on nous a tous mis dans un grand ravin et, épuisé, j'ai dormi.

(1) "Hôpital" de camps

Le matin, il y avait eu, probablement, des tirs de mitraillette tout autour, mais j'étais indemne et quelques amis à moi aussi et il y a un homme, un Allemand, habillé en uniforme, je crois de l'organisation TODT et un brassard de la Croix-Rouge, qui nous a dit : "Voilà, les Américains vont venir vous libérer dans une demi-heure". Et voilà, ça c'était le 2 mai 1945. J'ai été très malade parce que j'ai trop mangé à la libération. J'ai eu une terrible dysenterie. Nous avons été libérés, donc, comme je vous l'ai dit, par les Américains. On nous a mis dans un Kriegslazarett, c'est un hôpital militaire, à Batels et j'étais de nationalité polonaise, mais j'ai dit que j'étais belge pour être rapatrié plus vite et j'ai reçu une Indexkard, c'était des petites cartes d'identité. On m'a nommé chef de groupe des Belges et, avec des camions de l'armée américaine, on nous a amenés à Mannheim-Ludwigshafen et de là à Strasbourg. A Strasbourg, il y a eu un camp de tri et nous sommes passés en train par Lille. Tout ça était organisé par la Croix-Rouge. Lille et puis Bruxelles. Anvers. En revenant à Anvers, c'était, au fond, merveilleux parce qu'à Anvers, il y avait un Monsieur qui attendait chaque soir à la gare pour voir qui était rapatrié, un certain Monsieur Markiewitch et qui m'a demandé mon nom et qui m'a dit : "Mais, mon vieux, ta mère et ta soeur vivent. Elles n'ont pas été déportées". C'était extraordinaire. Et il m'a dit : "Mais elles habitent Bruxelles et je n'ai pas l'adresse". Comme il était tard et c'était le dernier train qui arrivait à Anvers, on nous a placés à l'école juive Tajhkemonie. Nous avons passé la nuit et le lendemain matin, à 7 heures du matin, j'étais déjà à la Centrale de bienfaisance à la Longue Rue d'Argile et on m'a dit : "Mais qu'est-ce que tu fais ici ? Ta mère et ta soeur vivent à la même adresse où vous viviez avant la guerre et pendant les premières années de guerre". Je me rappelle, j'ai couru jusque-là. Je dois entrer dans les détails ? Ma mère s'est évanouie quand elle m'a vu. Elle a compris que mon père ne serait pas là. Je n'avais pas le coeur de le lui annoncer. Et voilà. J'ai eu, au fond, un immense bonheur

qu'après ces trois ans de captivité, j'ai pu rentrer dans un cercle de famille, ma mère et ma soeur. Au fond, avec tous mes malheurs, j'ai été encore un élu. La réadaptation, pour moi, s'est bien faite parce que, au fond, j'étais dans un milieu familial, ma mère et ma soeur, des gens bien équilibrés qui m'ont compris. J'ai eu un cousin, beaucoup plus âgé que moi, qui m'a très bien compris, un homme magnifique et, comme ma mère avait dépensé toutes ses économies pendant la guerre, moi je voulais faire des études de médecine et la bourse que je pouvais avoir à ce moment-là était minime. Je ne devais même pas passer le Jury Central. J'avais, donc, terminé la deuxième athénée, mais je n'avais pas fait la rhétorique. Enfin, il n'était pas question de continuer des études pour des raisons de finances et je n'avais pas d'aide de ma famille. Alors, j'ai appris un métier. J'ai appris à cliver. Un métier, au fond manuel et cérébral qui m'a apporté pas mal de satisfactions et, surtout, qui m'a permis de gagner ma vie assez vite. J'ai retrouvé quelques amis d'avant-guerre. Je dois dire, je n'ai pas gardé de grand traumatisme. J'ai été, surtout, secondé par le fait que j'ai trouvé une épouse assez extraordinaire avec qui je suis marié maintenant trente-deux ans et qui me seconde bien et je crois que ça, c'est aussi un des facteurs qui aident à vivre".

Madame Beigler a été arrêtée, à 36 ans, le 25 juin 1944. Elle a été déportée avec le 26e transport, en juillet 1944, après avoir passé deux jours à Malines. Elle a quitté Auschwitz en décembre 1944 pour Dachau, puis Landsberg et Allach où elle a été libérée, le 29 avril 1945, par les Américains.

"Mais à ce moment-là, j'étais très malade. J'ai eu une hémorragie parce que j'avais un ulcère qui saignait. Je ne voulais pas continuer, je voulais mourir. Notre camp devait sauter, alors je me suis cachée dans un lit et j'ai pensé que lorsque le camp sauterait, moi je mourrai (sauterai avec). Mais des gens (le comité) sont passés pour vérifier et moi je m'attendais à ce qu'on ouvre la porte. Alors, j'ai commencé à

crier. On m'a trouvée et on m'a demandé ce que je fais ici et j'ai dit que je veux mourir. Ils m'ont répondu : "Tu vas mourir quand ce sera ton tour, maintenant tu viens avec nous ...". Ils ont dit que j'étais folle. Je m'attendais à cette libération comme tout le monde, les camarades étaient très gentils pour moi, ils ont fait beaucoup pour moi. On m'a mise sur un grand billard et on a chanté autour de moi. Je ne pouvais pas marcher, on m'a portée. Les Américains sont arrivés avec des foulards, avec du chocolat, avec des bagues. Ils étaient étonnés de voir tant de femmes. Ils ont demandé : "Que font tant de femmes ici, est-ce que ce sont des criminelles ?". Ils ne se rendaient pas compte que ce sont des victimes du nazisme. Ce sont les Américains qui nous ont libérés et nous étions obligés de rester encore un mois parce qu'il y avait des malades du typhus. Nous sommes partis de Allach en France où nous sommes restés trois jours au consulat belge. Après, nous sommes rentrés en Belgique et chacun devait se débrouiller. Moi, je n'avais pas où aller. Je n'avais pas de famille, je n'avais pas de connaissances, il me semblait que tout le monde était mort. J'avais un sac à dos rempli de choses pour les enfants, une paire de bottes, un manteau. J'ai laissé ce paquet au centre où je restais. Je suis montée dans le tram et j'ai fumé, c'était défendu de fumer. Je devais payer et je n'avais pas d'argent, alors j'ai sauté du tram parce qu'il me semblait que j'avais vu un camarade dans la rue. Je lui ai demandé : "Où sont les enfants juifs ?". Il m'a regardée, il a vu que je portais le pantalon rayé. Il m'a dit qu'il y avait une maison au Boulevard du Midi. "Allez là-bas et vous demanderez les renseignements". J'ai dit : "Je dois savoir si mes enfants (2 ans et demi et 4 ans et demi au moment de l'arrestation de leur mère) sont vivants". J'ai pensé que je vais me suicider si mes enfants ne sont pas là. Je suis arrivée à midi et la porte était fermée. J'ai tellement frappé, tellement tapé que c'était la prise de Stalingrad ! Une dame est sortie. Elle a demandé ce qui se passe, je lui ai dit que je veux savoir si mes enfants sont vi-

vants. C'était un centre de soutien juif de l'A.I.V.G. On m'a dit : "Vos enfants sont vivants". Léon se trouve à Auderghem et Monique se trouve chez Madame D... Donc, j'étais rassurée que les enfants étaient vivants, mais je ne savais pas où aller. J'ai marché dans les rues. J'ai logé toutes les nuits dans une autre maison pendant trois semaines. Je n'avais pas d'argent, j'étais comme une demi-sauvage. Après, le comité juif m'a envoyée à Sterrebeek pour quinze jours pour me reposer. Après, on m'a envoyée à Ottignies pour six mois, mais je ne suis pas restée là six mois, car je voulais être avec les enfants. Puis je me suis installée dans une mansarde, j'ai repris les enfants, c'était très dur parce que je n'avais pas de métier, je ne savais pas travailler, je ne savais pas bien parler le français. Je ne savais pas parler avec les enfants, parce que je ne parlais que le russe et ils ne parlaient que le français. Ils avaient oublié le russe, le yiddisch ils ne le connaissaient pas. A la maison, nous parlions russe, car mon mari était Bessarabien comme moi. Donc, c'était très difficile et puis, ma fille n'a pas voulu revenir chez mois parce qu'elle était, pendant trois ans, chez une personne où elle était très bien. Chez mois, il n'y avait rien. J'avais des ressorts, on m'a volé mon matelas, j'avais un torchon, deux bols. Mon fils est venu directement, mais ma fille ne voulait pas, elle retournait chez sa marraine.

Nous sommes encore liées à la marraine.

DE "CONCENTRATIONAIRE KUNST" VAN DE ANTWERPSE GRAFICUS FRANS DILLE

Hugo DE SCHAMPHELEIRE

Van de internationaal gerenommeerde artiest Frans Dille (°1909) en zijn echtgenote Vogelina Lobe ontving de Stichting Auschwitz een prachtig album van zes etsen getiteld "Auswicz, tussen 28 augustus en 30 juni 1945". Het album (dat uit 1973 dateert) werd met de handpers op 10 exemplaren gedrukt. De Stichting Auschwitz ontving het exemplaar nr. 10 ...

Frans Dille heeft dit unieke album opgedragen aan Vogelina en de kinderen Gerda en Koen "ter nagedachtenis aan onze familie". De zes etsen zijn geinspireerd door de Mauthausenliederen van Theodorakis.

De hier afgedrukte ets nr. 4 verwijst naar het muziekfragment : "O vluchten wil ik nu naar huis / Geen prikkeldraad houdt mij nog op / Vlieg hard van mij, want ik ben vrij".

In de "Auswicz-Album" doet Frans Dille het verscheurend verhaal van het afscheid van zijn schoonouders, dat we hier integraal citeren :

"Elsdonk, 1942. Een mooie zonnige dag rond zes uur, etenstijd. We zaten aan tafel. Ik zag van uit het raam langs de zandweg, vader Lobe aanstappen. Hij had een papier in de hand. Binnengekomen toonde hij ons, zonder iets te zeggen, vier kleine gedrukte blaadjes met de cynische opsomming van alles wat hij en moeder moesten meenemen voor een vertrek binnen de vierentwintig uur naar een werkkamp. Het onbekende noodlot dat ons allen even met gelaten als groeiende wanhopige angst had vervuld, was plots dreigend dichtbij gekomen en had ook onze ouders als trieste medespelers uitgekozen.

Ruim dertig jaar later voel ik de behoefte voor jullie, onze kinderen, te evoceren, wat jullie grootouders hebben doorstaan.

Dat ik zo lang gewacht heb hierover iets tastbaar te maken, heeft denkelijk nog wel diepere oorzaken, nl. dat ik mij van een verleden wilde distanciëren, dat ons met veel leed en schuldgevoel blijft vervolgen.

Hadden we onze ouders toen kunnen redden ?

Daarover hebben we veel nagedacht. Wij denken van niet, maar dat stelt het geweten niet gerust.

We hebben een hele nacht helpen pakken en opruimen, samen met oom Daan, oom Louis, tante Wiske, tante Alida. Oom Eddie was te Sint-Niklaas.

Wonderlijk hoe iedereen bij dit alles kalm bleef, zelfs soms eén grapje waagde. Het was het opdelen van de schamele erfenis, terwijl de erflaters nog leefden. Neem jij dit mee, jij dat ; laat niets aan de moffen.

De volgende dag hebben mama en ik, moeder en vader Lobe naar de trein voor Mechelen gebracht.

Zij droegen ieder een zware rugzak. Wij droegen hun koffers met wintergoed en mondvoorraad voor de reis. Nadien ging het naar de Dossin-kazerne, maar daar mochten wij niet mee naar toe.

Het was een hard maar waardig afscheid, zonder tranen, met aanbevelingen van moeder vooral om oom Eddie geregeld te bezoeken in Sint-Niklaas. Niemand besefte wat de toekomst zou zijn. Het was het laatste vaarwel.

Enkele dagen later ontvingen wij per post een kaartje van vader dat hij nog vlug had kunnen schrijven en uit de trein gooien vóór zij uit Mechelen vertrokken. Op dit kaartje, waarschijnlijk door een goede ziel gebust, lazen wij ... dat alles goed ging.

Nooit hebben wij nog iets van de levenden gehoord. Op een briefje van ons naar Auswicz kwam geen antwoord. Toen wij onmiddellijk na de bevrijding op informatie uitgingen, kregen wij tamelijk spoedig de acte van overlijden "tussen 28 augustus 1942 en 30 juni 1945".

Of hun lijdensweg lang of kort is geweest, wie zal het

zeggen. Dat hij onmeedogend wreed was, hebben wij ons later kunnen realiseren.

Veel later hoorden wij de Mauthausen-liederen van Theodorakis zingen. Vele malen heb ik de liederen beluisterd en stilaan groeide in mij de behoefte ze in een reeks gravures om te zetten. Bijna drie jaar ben ik daarmee bezig geweest. Ik zou zeggen, vallen en opstaan, telkens onderbroken door twijfel, angst voor de zware opdracht die ik mezelf gegeven had.

Nu ben ik eindelijk daarmee klaar gekomen ...

Onthoudt uit het album niet alleen wat de joden hebben geleden, maar ook het leed dat de mens zijn medemens aandoet".

De Stichting Auschwitz is Frans Dille en Vogelina Lobe bijzonder dankbaar voor de artistieke schenking.

Aan lezers die nadere kennis wensen te maken met het grafisch werk van Frans Dille bevelen we ten stelligste de lectuur aan van : Levenslijnen ; vriendenboek voor Frans Dille, Brugge (Orion) / Den Haag (Scheltens), 1973.

Het atelier van Frans Dille is gevestigd : Mechelse steenweg nr. 247/8 - 2020 Antwerpen.